

# HAMODIA Magazine

N°132 17 Av 5770 28 juillet 2010 - Parachat Ekev - ת"דב

Dossier :

## Israël-Turquie : éclipse de la lune et de l'étoile ?



Il y a deux mois, le ministère israélien des Affaires étrangères avait recommandé officiellement aux Israéliens de ne plus se rendre en Turquie. Toutefois, il semblerait que l'on assiste à un revirement de situation puisque ce même ministère vient de lever il y a quelques jours la recommandation ! Après l'affaire de la flottille du Mavi Marmara, les déclarations incendiaires du pouvoir turc à l'encontre d'Israël, et les nombreux heurts diplomatiques de part et d'autre lors de ces derniers mois, cette décision inaugurerait-elle un nouveau tournant dans les relations entre Ankara et Jérusalem ?

## L'angoisse diffuse des Juifs de Turquie

COMME chaque été, la communauté juive a pris ses quartiers sur l'une de ces îles des Princes situées dans l'embouchure du Bosphore où la bonne société stambouliote a ses habitudes. Un havre de paix bienvenu après des semaines de très grande tension pour les Juifs de Turquie. « Cela va faire du bien aux enfants : ils sont très agités par toute l'affaire de la flottille. D'un côté, ils voient Israël présenté comme le diable par les médias ; alors qu'à la maison, on leur explique que ce sont des mensonges mais qu'ils n'ont pas le droit de le dire », raconte David (nom d'emprunt), qui dirige une petite agence de communication à Istanbul et qui n'accepte de parler qu'à condition de rester anonyme. Car depuis la tempête de manifestations hostiles à Israël, la communauté juive de Turquie est persuadée qu'il suffit d'un rien pour qu'elle soit prise pour cible. Alors,

elle a choisi de se faire discrète. Aucun des responsables communautaires contactés par Hamodia n'a ainsi souhaité s'exprimer, même de manière non officielle et en restant anonyme. « C'est une décision commune : nous ne donnons d'interviews ni aux médias locaux, ni aux médias internationaux », précise le secrétariat du rav Isak Haliwa, Grand rabbin de Turquie.

Une attitude commandée par la prudence. S'il n'y a pas eu d'agressions physiques, les graffitis, mails d'insultes et menaces téléphoniques se sont multipliés au début du mois de juin. Selon une enquête récente effectuée par l'institut de sondage américain PEW, seules 5 % des personnes interrogées affirment éprouver de la sympathie pour les Juifs. Alors dans un tel contexte, pour les Juifs, pas question de prendre le risque de voir leurs paroles mal interprétées. « Nous devons absolu-

*Editorial*

### Le chemin du bonheur

La *paracha* d'Ekev suit celle de Vaét'hanan, et a pour point commun avec cette dernière de comprendre un passage du Chéma Israël. Vaét'hanan contient en effet le premier paragraphe du Chéma - « Et tu aimeras l'Eternel ton Dieu de tout cœur » - tandis qu'Ekev inclut le second paragraphe - « Et si vous êtes dociles aux lois que je vous impose en ce jour, aimant l'Eternel votre Dieu » (le troisième paragraphe du Chéma est tiré du Séfer Bamidbar).

En fait, malgré leur juxtaposition dans la Torah, ces deux paragraphes reposent sur deux visions quasi-antithétiques :

- les commandements prescrits dans le paragraphe « Et si vous êtes dociles aux lois que je vous impose » s'inscrivent dans une perspective de récompense/punition : si les Bné Israël gardent les commandements, alors Dieu leur enverra la pluie en son temps et des récoltes abondantes ; si au contraire le peuple transgresse les lois, il subira l'arrêt des pluies, la sécheresse, la famine, le rejet de la terre d'Israël. Le Rambam qualifie cette approche d'*avodat Hachem lo lichma*, c'est à dire un service divin conditionné par la rétribution de la *mitsva* et appréhendé comme un moyen de se rapprocher du Créateur.

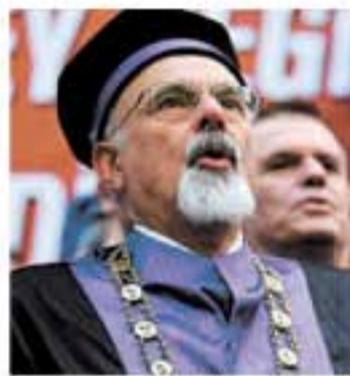
- « Et tu aimeras l'Eternel ton Dieu de tout cœur » fait au contraire référence au commandement d'aimer le Créateur de manière inconditionnelle : le respect de cette *mitsva* n'est pas lié à une récompense, de même que son infraction n'entraîne pas de sanction. Ici, l'*avodat Hachem*, le service divin est qualifié de *lichma*- pur, l'accomplissement des *mitsvot* est à la fois un moyen et une fin en soi.

En appliquant ce message dans la vie quotidienne, on comprend que les moyens sont parfois aussi importants que l'objectif visé, sinon plus encore. Ainsi, au lieu d'attendre l'événement clé censé nous conduire au bonheur (déménager, terminer son diplôme, se marier, arriver à la bar/bat mitsva, etc), la Torah nous enseigne que le chemin vers le bonheur se trouve précisément... dans le chemin lui-même !

*Sandy Assouline*

ment éviter de mettre les pouvoirs publics dans une situation où ils devraient choisir entre la communauté juive et l'opinion publique. Notre seule garantie, c'est le soutien de l'État », assure Denis Ojalvo, l'un des seuls Juifs stambouliotes à accepter de voir son nom cité. Dans un français parfait, réminiscence de l'époque où les Juifs du Levant étaient francophones, il décrit le quotidien d'une communauté juive dont l'apparente normalité s'accommode d'une angoisse diffuse. « Après l'attentat contre la synagogue en 1986, on a blindé la porte. Après celui de 2003, on a triplé de prudence », résume-t-il, lapidaire. Un impératif sécuritaire qui se traduit par exemple, par la présence de procédures de sécurité très strictes. L'école juive Ullus Musevi dans laquelle sont scolarisés près d'un tiers des enfants de la communauté, est ainsi protégée par une « zone stérile » sévèrement gardée. Si les visiteurs veulent se rendre à la synagogue, ils doivent annoncer leur visite 24 heures à l'avance. Sur place, ils trouveront d'ailleurs sous leurs sièges, des casques de chantier, au cas où... Un détail qui avait marqué le président du Crif lors de sa visite à son homologue turc, il y a un an. « Le malaise était déjà vraiment très perceptible », confirme Richard Prasquier, pourtant habitué aux tensions communautaires. « Dans ce contexte, ils font profil bas ».

Pour autant, les Juifs ne se cachent pas. D'ailleurs, même s'ils le voulaient, ils ne le pourraient pas, car la carte d'identité turque fait état de la religion de chaque citoyen. Ces dernières années, les prénoms à la mode pour les nouveaux-nés juifs sont



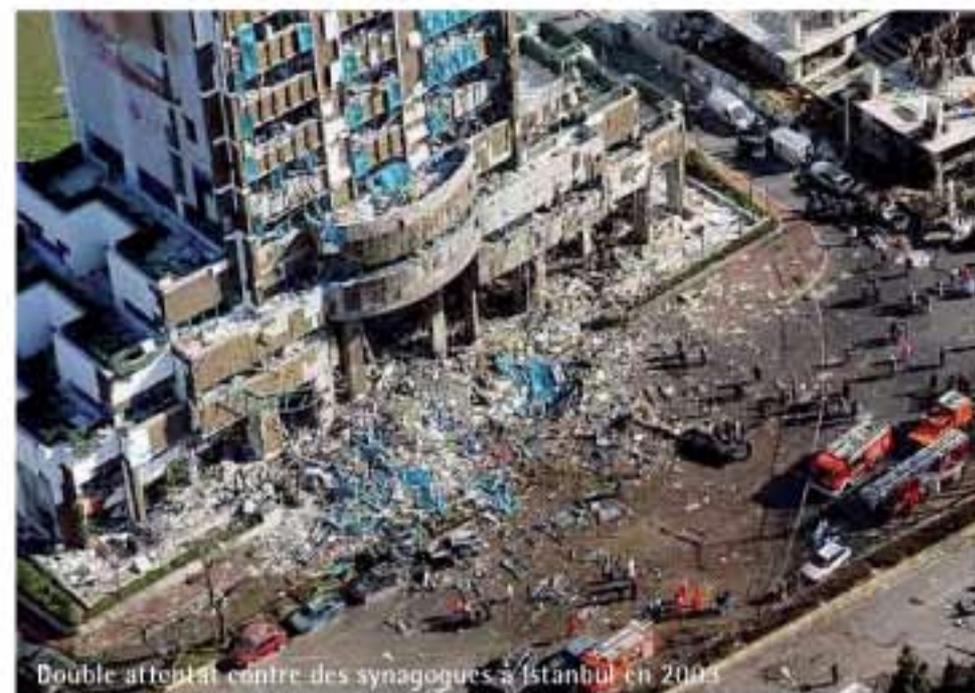
Le rav Isak Haliwa, Grand rabbin de Turquie

ainsi israéliens. D'un autre côté, les institutions communautaires ne mettent jamais en avant leur caractère juif, et il ne viendrait à personne l'idée de se promener dans la rue avec une kippa. Une ambiguïté qui doit autant à la protection offerte par le laïcisme kémaliste qu'à l'instinct de survie d'une minorité en terre d'Islam.

« Nous avons toujours vécu avec cette suspicion de la double allégeance. C'est peut-être lié au destin des Juifs en diaspora. Mais en Turquie, cela devient un fardeau de plus en plus lourd. A chaque fois que ça s'enflamme en Israël, nous sentons ici que l'étau se resserre. Je pensais que le maximum avait été atteint durant l'opération 'Plomb durci' en janvier 2009, mais les dernières semaines m'ont malheureusement donné tort », regrette Denis Ojalvo, avant de pousser ce cri du cœur : « Je suis un patriote turc ! Tant

**« Nous avons toujours vécu avec cette suspicion de la double allégeance. C'est peut-être lié au destin des Juifs en diaspora. Mais en Turquie,**

**cela devient un fardeau de plus en plus lourd. A chaque fois que ça s'enflamme en Israël, nous sentons ici que l'étau se resserre. »**



Double attentat contre des synagogues à Istanbul en 2003

que la Turquie est un pays démocratique, je n'ai aucune raison de devoir choisir entre ces deux identités », conclut-il.

Mais si ce statut démocratique venait à cesser ? Un scénario possible dans un pays habitué aux pouvoirs autoritaires et dans lequel les islamistes progressent à chaque élection. Depuis quelques mois, le gouvernement multiplie ainsi bâtons dans les roues et petites vexations. Il y a d'abord eu l'interdiction pour les enfants non turcs d'être scolarisés dans les écoles juives, puis l'obligation pour les différentes minorités religieuses de désigner un représentant commun, ou encore ce contrôle d'identité effectué par la police en plein office de chabbat, dans la principale synagogue d'Istanbul.

L'avenir ne semble rien laisser présager de bon. Alors que l'hypothèse d'une entrée de la Turquie dans l'Union européenne semble de plus en plus improbable, que les relations avec Israël sont exécrables et qu'Ankara semble se détourner des Etats-Unis au pro-

fit de l'Iran, la communauté juive craint de perdre tout intérêt aux yeux du pouvoir en place. De là à se retrouver livrée à son propre sort...

« Les Juifs vivent dans une peur incroyable, même s'ils font avec, parce qu'ils sont attachés à leur pays et à leur qualité de vie », assure pour sa part Claudine Barrouhiel, membre de la communauté juive parisienne dont une partie de la famille vit à Istanbul. « Ce qui rend la situation supportable, c'est qu'ils n'en sont pas vraiment conscients : cela fait partie de leur identité. »

Un constat que confirme à sa façon David : « C'était juste une poussée de fièvre, nous y sommes habitués », se rassure-t-il. « Si la prochaine fois, l'hostilité franchit un nouveau stade, eh bien il sera toujours temps d'aviser. S'il faut partir, nous partirons. » En attendant, sur l'île des Princes, tout est calme.

Serge Golan

## « La peur a toujours existé »

Dans le silence assourdissant maintenu par les responsables communautaires, il est l'un des seuls à se faire entendre. Hamodia a interrogé Rifat Bali, chercheur spécialisé dans l'histoire contemporaine des Juifs de Turquie. Il analyse la manière dont les Juifs sont perçus par les pouvoirs publics, par la société turque et comment eux-mêmes vivent leur identité juive.

**Hamodia : Comment la communauté juive de Turquie a-t-elle vécu la tempête provoquée par la mort des neuf ressortissants turcs de la flottille Mavi Marmara ?**

**Rifat Bali :** Lorsque ce genre d'incident se produit, l'ambiance en Turquie devient tendue. Les Juifs craignent que les protestations contre Israël ne dérapent et ne se retournent contre eux. Il n'y a pourtant aucune menace physique. Cela tient plus à une impression, à un environnement psychologique qui génère une angoisse diffuse. Mais cette peur n'est pas nouvelle : elle a toujours existé, elle est liée au statut de minorité. Depuis les attentats contre les synagogues d'Istanbul en 1986 et 2003 et le meurtre d'un dentiste juif la même année, elle a changé de nature.

**Hamodia : Pourquoi les responsables de la communauté juive refusent-ils de s'exprimer sur cet épisode ?**

**R. B. :** Pour la simple raison qu'ils ne veulent pas se retrouver piégés dans une situation où ils n'auraient d'autre choix que de critiquer publiquement les actions du gouvernement israélien. Il faut comprendre que les mots « Israël » et « sion-

La flottille Mavi Marmara



nisme » sont diabolisés, et ceci depuis des décennies. Dans cet environnement, le « bon Juif » est forcément antisionniste. C'est une pression sociale qui pèse sur les responsables communautaires, d'autant qu'à mon avis, en leur for intérieur, ils soutiennent la politique israélienne.

**Hamodia : Est-ce ainsi qu'il faut comprendre les vives critiques exprimées par le grand rabbin de Turquie contre Tsahal après les morts du Mavi Marmara ?**

**R. B. :** Effectivement, il ne pouvait pas faire autrement.

S'il avait gardé le silence, cela aurait été interprété comme un soutien implicite à l'action d'Israël. Tout autre comportement aurait été vu comme une attitude « sionniste », avec tout ce que cela peut entraîner.

**Hamodia : Quel message le pouvoir turc a-t-il envoyé à la communauté juive locale ?**

**R. B. :** Lors de l'affaire de la flottille, Erdogan a répété à plusieurs reprises que les manifestants contre Israël ne devaient pas confondre le gouvernement israélien avec le peuple israélien ou les Juifs de Turquie. De cette façon, il a dressé une barrière de protection autour la communauté.

**Hamodia : L'armée tient une très grande place en Turquie. Comment considère-t-elle la « question juive » ? En dehors du service militaire obligatoire, des Juifs y font-ils carrière ?**

**R. B. :** Jusqu'aux années 1980, les Juifs comme les autres minorités étaient considérés par les militaires comme des éléments auxquels on ne pouvait pas faire confiance. Toutefois, cette politique n'est plus valable aujourd'hui. De toute façon, les minorités ne tiennent absolument pas à faire carrière dans l'armée ou dans les services publics. Le statut de fonctionnaire est en effet convoité par les classes moyennes, pas par la petite ou la grande bourgeoisie, qu'elle soit juive ou musulmane. Les Juifs aspirent plutôt à devenir entrepreneurs ou cadres dans des entreprises privées.

**Hamodia :** Au regard de la loi, les Juifs sont des citoyens à part entière. En est-il de même dans l'inconscient de la société turque ?

**R. B. :** Non, ils sont avant tout considérés comme juifs et comme dhimmis. Pour être reconnu par les autres comme turc à part entière, il faut être musulman, sunnite de surcroît. Il en a toujours été ainsi.

**Hamodia :** Alors comment sont-ils perçus ?

**R. B. :** Comme des immigrants appartenant à une petite minorité riche, constituée de commerçants et d'industriels. Les Juifs sont réputés pour avoir toujours entretenu de bonnes relations avec le pouvoir en place. Dans une société en pleine mutation, dans laquelle les voix dissidentes se font de plus en plus entendre, c'est un stigmate. Aujourd'hui, il est très bien vu d'être dissident. C'est le cas des Arméniens,

par exemple. La communauté juive, au contraire, est accusée par une partie des intellectuels de « collaborationnisme » avec un pouvoir considéré comme antidémocratique, voire quasi-fasciste. Ce qui n'empêche pas, dans le même temps, d'émettre des doutes sur la loyauté des Juifs envers l'Etat turc. C'est le paradoxe !

**Hamodia :** Et les Juifs, comment se considèrent-ils ? Ont-ils l'impression d'être des « invités » dans cette société ?

**R. B. :** Bien qu'ils se déclarent « citoyens de confession mosaïque », une grande majorité se considère avant tout comme des Juifs résignés à être perçus comme tels et non pas comme des citoyens turcs. Pendant très longtemps, les notables de la communauté ont encouragé une rhétorique des « invités » qui consistait à rappeler sans cesse aux Turcs à quel point les Juifs leur étaient reconnaissants de les avoir accueillis en 1492 après l'expulsion d'Espagne. L'ennui, c'est que cela maintient les Juifs dans leur statut de dhimmis, y compris à leurs propres yeux. Depuis la mi-1995, on a compris que c'était une erreur et désormais, une rhétorique de « citoyenneté » est mise en avant.

**Hamodia :** La communauté juive n'est pas vraiment religieuse. Comment expliquer cette situation ?

**R. B. :** C'est un environnement général en Turquie, qui remonte à la révolution kémaliste et qui associe la religion à l'obscurantisme et l'oppose à la modernité. Cependant, on note un retour notable à la religion dans la communauté juive, à l'image de ce qui se passe dans le reste de la société avec l'islam depuis une dizaine d'années.

**Hamodia :** Il est donc possible de s'afficher comme Juif orthodoxe ?

**R. B. :** Non. Il faut comprendre que les Juifs tentent de ne pas être visibles en tant que tels dans l'espace public. Tous les éléments « iconographiques » qui indiqueraient leur judaïté sont gommés. Même les quelques émissaires du mouvement 'Habad qui essaient de s'implanter ici ne sont pas identifiables au premier coup d'œil.

*Propos recueillis par Serge Golan*



Galata, important quartier juif d'Istanbul jusque dans les années 1950. (Wikipedia)



Levent, un des principaux quartiers d'Istanbul (Wikipedia)

## L'ambivalence des relations israélo-turques

Depuis l'arraisonnement par les Forces de Défense israélienne de la flottille pro-palestinienne le 31 mai dernier, de graves tensions persistent entre Israël et la Turquie. Si les deux pays ne trouvent pas encore le chemin de la réconciliation, la menace d'une rupture diplomatique est pourtant suspendue à l'heure de la rédaction de ces lignes.

TANDIS que les déclarations de part et d'autres des deux pays se durcissent, les Etats-Unis ont œuvré en coulisse. L'Administration d'Obama a mené des négociations secrètes entre Israël et la Turquie pour réparer la « précieuse relation » au cœur de la poudrière moyen-orientale, selon l'expression du porte-parole du département d'Etat américain Philip Crowley. Ces entrevues secrètes se sont tenues quelques jours avant que le Premier ministre Binyamin Nétanyaou ne se rende en visite à Washington. Plus récemment, le président syrien Bachar El-Assad affirmait qu'Ankara était le meilleur espoir de médiation entre Palestiniens et Israéliens pour la paix au Proche Orient. Les deux Etats ont toutefois soigneusement évité de franchir la ligne rouge, celle de la rupture décisive et certains médias turcs ont même souligné « la retenue inhabituelle » de Recep Tayyip Erdogan qui a préféré laisser ses diplomates régler les questions sans lui-même intervenir !

### Israël : clé de la Turquie pour se rapprocher de l'Occident

Emettre cependant des conclusions hâtives sur les relations entre les deux uniques démocraties de la région serait une erreur. La Turquie est en effet le premier Etat musul-

man à avoir reconnu l'Etat Hébreu en 1949. Toutefois, elle se montre ensuite réticente pour promouvoir de véritables relations diplomatiques. Aux premières heures de l'indépendance, David Ben Gourion, qui avait en outre étudié le droit à Istanbul, applique la doctrine dite « des Etats périphériques » : Israël doit sortir de son isolement en nouant des liens forts avec des pays comme l'Iran avant la révolution islamique, l'Éthiopie avant la guerre civile et la Turquie. C'est ainsi que dans les années 1950, les missions diplomatiques s'ouvrent entre Israël et la Turquie mais les relations restent plus symboliques qu'effectives. Le gouvernement turc joue en fin stratège avec les fils de la diplomatie israélienne : à travers l'Etat hébreu, il tente de convaincre le reste du monde de sa volonté de s'aligner avec l'Occident : la Turquie pourrait ainsi profiter des échanges économiques et d'une protection militaire. Elle constitue d'ailleurs un allié important des Américains lors de la Guerre froide.

### Consolidation des liens diplomatiques

Au milieu des années 1990, des liens diplomatiques se concrétisent entre la Turquie et Israël : des accords militaires conjoints sont signés entre 1995 et 1998. Ankara affiche en effet clairement ses préférences pro-

occidentales car elle se sent menacée par la Syrie, l'Irak et l'Iran, qui accélèrent leurs programmes de développement d'armes chimiques et biologiques. Ces forces soutiennent de plus à l'intérieur de la Turquie, les groupes terroristes de l'islam radical à la tête desquels se trouve Abdullah Öcalan, chef du PKK (parti des travailleurs du Kurdistan), organisation terroriste visant à l'indépendance des territoires turcs à majorité kurde.

Le premier acte notoire en faveur d'Israël est la visite en 1993, du ministre des Affaires étrangères Hikmet Cetin à Jérusalem, qui se conclut par la signature d'un mémorandum. Cetin ouvre la voie à d'autres visites : celles du Premier ministre Turc, Tansu Ciller en 1994, du Président Süleyman Demirel, deux ans plus tard. Shimon Pérès et le président Ezer Weizmann se rendent de leur côté en visite officielle en Turquie. 1996 est l'année des principaux accords économiques, culturels, techniques et surtout militaires. L'un d'eux prévoit que les Forces aériennes israéliennes peuvent utiliser l'espace aérien turc ! Israël met à la disposition de la Turquie sa technologie militaire. La même année, la Turquie se rapproche également de l'Union européenne. Le Premier ministre turc Mesut Yilmaz affirme en 1997 que la coopération israélo-turque est nécessaire pour instaurer un équilibre des forces dans la région, déclaration reprise un an plus tard par Binyamin Nétanyaou alors Premier ministre. En 1999, les échanges économiques atteignent un milliard de dollars. La Turquie devient l'une des destinations touristiques phare des Israéliens. Ankara et Jérusalem n'ont jamais clairement signé d'alliance militaire au sens



Premier ministre de Turquie

traditionnel du terme, mais aux yeux du monde, leurs relations stratégiques étaient aussi importantes que celles tissées entre Israël et l'Égypte.

### Une politique à double visage

Toutefois, c'est au cours de cette même période que se sont posés les jalons d'une nouvelle donne politique et géostratégique : la multiplication des accords entre Ankara et Jérusalem dans les années 1990 s'est effectuée parallèlement à la montée de l'islamisation en Turquie. En 1996, année des accords entre la Turquie et Israël, Necmettin Erbakan, à la tête du parti social islamiste anti-israélien, prend le pouvoir. Il engage son pays dans un mouvement d'islamisation du système éducatif

turc, et se lance dans la diabolisation médiatique d'Israël qu'il traite publiquement de "cancer au cœur du monde arabe et musulman", plaidant pour le gel des relations entre Ankara et Jérusalem. 11 mois plus tard il démissionne sous la pression de l'armée et des médias mais son passage éclair n'augure rien de bon pour la démocratie. Le deuxième coup porté aux relations israélo-turques est le début de la deuxième Intifada en 2000. La Turquie soudainement ne reste plus insensible au sort des Palestiniens. En 2003, Erdoğan, président de l'AKP, parti de la Justice et du Développement qui s'inspire de la charia islamique, devient Premier ministre. En 2007, l'islamiste Abdallah Gul est nommé Président de la Turquie. Signe des temps,

en 2008, le foulard islamique est de nouveau autorisé par un amendement de la constitution, des cadres laïcs sont jetés en prison et remplacés par des fonctionnaires religieux, enfin le *Protocole des sages de Sion* se retrouve sur les rayons des librairies turques !

### Un revirement géopolitique à 180°

Au niveau diplomatique, Ankara adopte une nouvelle politique étrangère, en se rapprochant de l'ensemble des acteurs de la région et en faisant sienne la cause palestinienne. C'est ce que les spécialistes turcs appellent le virage à 180° des relations d'Ankara envers Jérusalem ! La Turquie se

lance alors dans des offensives diplomatiques très agressives à l'encontre d'Israël : lors du Forum économique international à Davos en janvier 2009, Erdoğan fait éclater publiquement sa colère contre Shimon Pérès et qualifie Israël de meurtrier dans l'opération Plomb Durci à Gaza. Un an plus tard, en janvier 2010, Erdoğan reçoit le ministre libanais Saïd Hariri, et ne se prive pas d'accuser Israël de saper les négociations de paix. Israël réagit avec l'affaire de la chaise basse, lorsque Dany Ayalon, vice-ministre israélien des affaires étrangères fait asseoir l'ambassadeur turc sur une banquette basse, geste vécu comme une humiliation de la part de la Turquie. En avril dernier, Erdoğan reprend sa diatribe contre l'État hébreu en affirmant lors d'une visite à Paris que la

principale menace au Moyen Orient n'est pas l'Iran mais Israël. Actuellement, la prise de position de la Turquie contre le blocus de Gaza est un moyen de faire pression sur Israël, avec l'appui de la Syrie et du Liban. Comment comprendre un tel revirement ? Il s'explique en partie par le fait que la candidature de la Turquie à l'Union Européenne s'avère de plus en plus improbable. Cette dernière en a conclu qu'il lui était inutile de jouer la carte du rapprochement avec Israël dans le but de se faire accepter par l'Europe comme État occidental. En conséquence, Ankara a changé de stratégie et cherche aujourd'hui à développer un nouvel axe avec la Syrie et l'Iran, qui correspond mieux à son idéologie islamiste.

Sandra Hanna Elgrabli

## Les deux dangers qui guettent la communauté juive de Turquie

Livre antisémite devenu best seller, entrée de locaux interdite aux Juifs, tags sur les murs des synagogues, quartier juif transformé en lieu de loisirs... l'avenir de la communauté juive de Turquie semble menacé aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur.

### Un climat antisémite latent

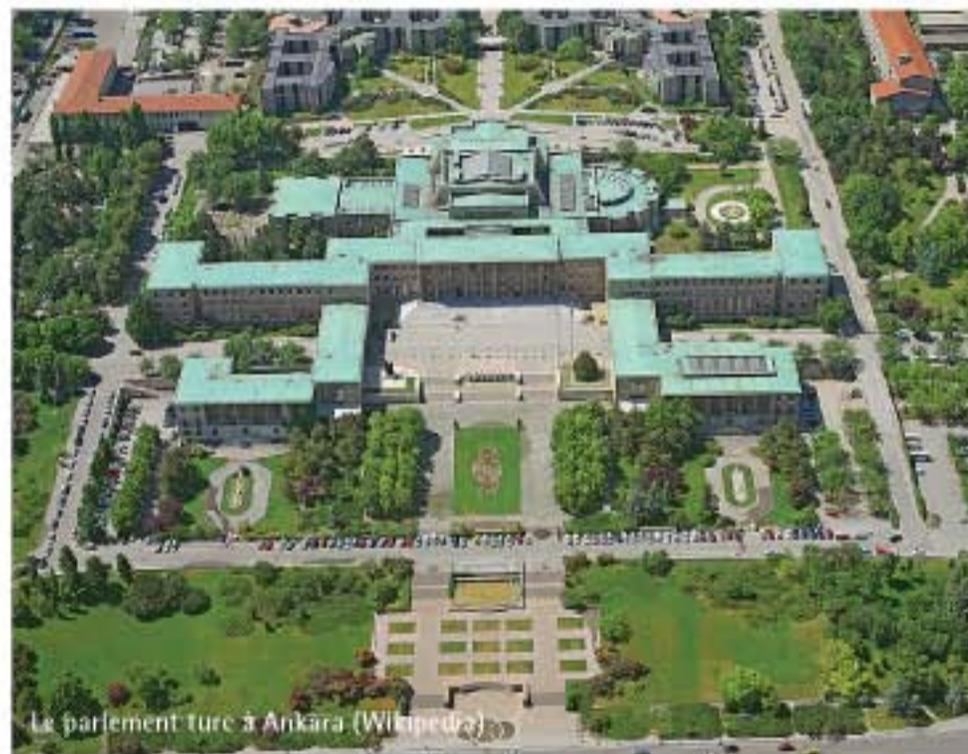
L'atmosphère antisémite qui s'est emparée des rues d'Istanbul inquiète de plus en plus la communauté juive. Depuis l'arrivée au pouvoir d'Erdoğan, l'islamisation se fait davantage sentir. La population turque à majorité musulmane soutient ouvertement la cause des Palestiniens et manifeste sa colère envers les Juifs. En 2003, un attentat à la bombe revendiqué par un groupe terroriste lié à Al-Qaïda, avait atteint les synagogues Névé Chalom et Bet Israël d'Istanbul, et causé la mort de 24 personnes dont 6 Juifs, et blessé des centaines de personnes. L'antisémitisme latent gagne du terrain : *La Vallée des Loups* film culte en Turquie, effectue un parallèle entre nazis, Américains et Juifs ; le roman *Les enfants de Moïse* qui reprend les idées du *Protocole des Sages de Sion*, est devenu un best seller en 2007 ; en couverture, Erdoğan et sa femme qui est voilée, sont au centre d'une étoile de David. Le ton est donné. Sur les murs des synagogues, des menaces sont tagguées, les membres de la

communauté sont insultés dans la rue et ont reçu à plusieurs reprises des lettres de menace. En 2009, une association interdit purement et simplement l'entrée de ses locaux aux Arméniens et aux Juifs. L'Union des forces patriotiques, gang fasciste dirigée par Fikri Karadag, membre officiel de l'armée à la retraite, affirme publiquement sa devise : « Je suis de pure souche turque, il n'y a pas de Juif converti dans ma lignée » ! Le Premier ministre Erdoğan joue la carte de l'apaisement : en mai dernier, il fait publier dans la gazette officielle une lettre destinée à la communauté juive dans laquelle il fait l'éloge de son attachement à la patrie turque. En réponse, le rabbinat le remercie de reconforter la communauté devenue la cible des antisémites et l'invite à engager des procédures légales contre ceux qui incitent à la haine contre les Juifs.

### L'étiolation de la communauté

Si au début du 20<sup>e</sup> siècle, la communauté juive locale dépassait les 100 000 membres, elle se réduit aujourd'hui à environ 25 000 personnes, installées en majorité à Istanbul. La vie juive s'appuie sur un réseau dense d'établissements scolaires, d'institutions juives et d'une vingtaine de synagogues. Il existe un unique restaurant caché. La synagogue Névé Chalom a toujours réuni la plus grande communauté juive de Turquie. La communauté possède le journal hebdomadaire *Salom*, en turc et en ladino, ainsi que le magazine *Tiryaki*.

Ailleurs, la communauté juive s'étirole, et dans certaines villes, elle a quasiment disparu : Ankara, la capitale, rassemble seulement une centaine de Juifs, la synagogue Samanpazari est ouverte uniquement les jours de mariages ou de funérailles. Une cinquantaine de Juifs habitent à Antakya, ville proche de la frontière syrienne. A Bursa, ville industrielle au sud d'Istanbul, l'ancien quartier juif a été déserté par ses



Le parlement turc à Ankara (Wikipedia)

**Si au début du 20<sup>e</sup> siècle, la communauté juive locale dépassait les 100 000 membres, elle se réduit aujourd'hui à environ 25 000 personnes, installées en majorité à Istanbul. Dans certaines villes, elle a quasiment disparu : Ankara, la capitale, rassemble seulement une centaine de Juifs.**

habitants et a été transformé en lieu de divertissements populaires. Ses maisons pittoresques en bois et aux couleurs pastel, ont été converties en restaurants et cafés ! Une partie d'entre elles sont en-

core la propriété de Juifs qui les louent afin de pouvoir entretenir les synagogues, dont Mayor, lieu de prières construit 500 ans plus tôt par des Juifs originaires de l'île de Majorque.

Au nord ouest de la Turquie, à la frontière avec la Grèce et la Bulgarie, se dresse Erdine. La cité qui constituait l'un des anciens grands centres de la vie juive et comptait 30 000 Juifs en 1914, n'abrite plus que trois membres et sa grande synagogue est en ruines.

A Izmir, on recense encore 2 300 Juifs environ, on peut y trouver un hôpital juif (qui reçoit également des patients non juifs) et un tribunal rabbinique. La communauté a ouvert une nouvelle synagogue Shaar Ha-chamayim, dans le quartier moderne de Alsancak, où se situent également les bureaux du rabbinat local et la synagogue Bet Israël.

Non seulement la communauté s'est considérablement réduite en nombre, mais les jeunes Juifs entretiennent de moins en moins de liens avec la tradition, à tel point que certains affirment que le vrai danger qui guette les Juifs de Turquie est bien moins l'antisémitisme et les actes terroristes que l'assimilation.

Sandra Hanna Elgrabli



Synagogue Signora à Izmir (Wikipedia)